

# LA LANGUE DU PIC VERT

ISBN 9791096373376 © Éditions La Déviation  
Le Bourg, 23340 La Villedieu - [editionsladeviation.fr](http://editionsladeviation.fr)  
En couverture, photo de l'auteur, droits réservés

Chantal Dupuy-Dunier

# La langue du pic vert

*Roman*

la déviation

À ceux dont le rêve  
est appelé par d'autres « folie ».

Les hommes sont des oiseaux de passage.

*William Shakespeare*

# I

« Le pic vert enroule sa langue autour de son cerveau pour le protéger contre les trépidations quand il fore les arbres. »

Cette phrase surprenante vient d'être prononcée par l'étudiant qui guide la visite. Le garçon, cheveux roux, porte un tee-shirt représentant les différentes silhouettes d'hommes depuis Cromagnon, lanterne magique dans laquelle l'homo erectus finit par déployer le profil glorieux de son corps debout. Par-dessus le tee-shirt, un gilet sans manches avec un tas de poches dans lesquelles Sylvain Breuil imagine un couteau suisse, une boussole, une lampe torche, des cartes d'état-major.

Ces mots, le rouquin les a articulés avec un léger accent anglo-saxon, en désignant au public la photo encadrée d'un pic vert. L'oiseau figure de profil, dressé contre un tronc d'arbre. La représentation la plus classique que l'on connaît de lui, presque une caricature.

Sylvain et son père ont quitté Cronce, où ils passent chaque année le mois de juillet, pour se rendre à la Maison de la Ligue pour la Protection des Oiseaux de La Volte. Un local installé à l'intérieur d'une monumentale abbatale qui attire chaque été son lot de touristes. Deux pièces, l'une en étage, l'autre au rez-de-chaussée. La

billetterie se trouve à droite en entrant, sur une simple table de camping. Une galerie d'oiseaux orne le mur de gauche. Leurs plumages colorés se détachent sur le crépi, éclairés par l'unique fenêtre. Le premier cliché est celui du pic vert.

Quand il était enfant, Sylvain en a vu un. Il martelait une poutre du grenier au-dessus de sa chambre. L'oncle Roger était monté à l'échelle, avait soulevé la trappe et frappé fort dans ses mains. Sylvain se souvient avoir aperçu un oiseau plutôt rond, en habit vert et jaune, coiffé de rouge, s'envoler par la lucarne cassée. Le même que celui qui pose sur la photo de la L.P.O.

« Le pic vert enroule sa langue autour de son cerveau pour le protéger contre les trépidations quand il fore les arbres. »

Une révélation pour Sylvain Breuil. Cette phrase, il se rend compte qu'il l'attendait depuis dix-huit ans.

## II

S'appeler Sylvain Breuil n'est pas sans risque. La double étymologie sylvestre – en vieux français *breuil* signifie bois – recèle bien des dangers. On passe facilement de *forêt* à *foré*. Un signe redoublé redoutable. Très tôt Sylvain Breuil a compris qu'il lui fallait se prémunir contre les multiples périls qui menacent la vie des humains et particulièrement la sienne, commencée dans de tragiques circonstances.

Sa mère n'a pas su se protéger. Sylvain ne l'a pas connue. « Morte en couches » selon l'expression consacrée.

À l'époque de la naissance de Sylvain, il était déjà rare, en France, de mourir lors d'un accouchement. Celui-ci s'est avéré difficile. Martine Breuil était étroite de hanches. Il aurait fallu pratiquer une césarienne. Les contractions ont duré longtemps sans entraîner une progression rapide de l'enfant. Épuisée, n'entendant plus les conseils de la sage-femme, Martine a encore poussé après la sortie du bébé et le placenta, expulsé trop tôt, a entraîné une hémorragie fatale.

Le nourrisson fut confié à une puéricultrice pendant que son père Julien Breuil, dans un état proche du somnambulisme, tentait de faire face aux tâches administratives et matérielles qui



accompagnent la mort. Il ne réalisait pas, le plus douloureux vient toujours après.

Sylvain ne possède de sa mère qu'une photographie en noir et blanc. Jeune femme déjà d'un autre temps aux vêtements et à la coiffure surannés. Il a le même nez aquilin et les lèvres fines.

De son père, Sylvain tient la couleur de ses yeux, un peu rapprochés, que les services d'identité ont qualifiée de noisette alors qu'un autre préposé l'a jugée verte. Une fossette marquée au milieu du menton et des cheveux bruns, épais, mais sans la souplesse de ceux de Julien. Il a hérité sa taille moyenne et sa tendance à l'embonpoint.

Sylvain Breuil n'est pas un beau garçon, il n'est pas laid non plus.

Son père l'a élevé seul après le décès de Martine, dans une HLM, quartier du Bosquet, au nord de Sérignane. Quartier du Bosquet, autre nom prédestiné, aucune place laissée au hasard.

Par contre, Julien Breuil n'a été ni bûcheron, ni menuisier. Il est aide-soignant à l'hôpital de la ville. Aucun signe supplémentaire donc.

Ni dans le nom de l'école où Sylvain a fait des études moyennes, sans vagues : « Louis Pasteur », dont chacun sait qu'il n'était pas ingénieur forestier.

Ses enseignants, les voisins, la famille s'accordent à dire que Sylvain a été un enfant particulièrement docile. Vers treize, quatorze ans, nulle opposition habituelle à cet âge.

### III

À la rentrée qui suit la visite ornithologique, Sylvain Breuil décide d'entreprendre une licence d'anglais, sans réaliser la correspondance de son choix avec le mot *langue*.

À la Bibliothèque universitaire des sciences, il cherche et finit par trouver un livre sur les pics, édité par *Payot*. L'ouvrage, couverture verte ornée de la photo d'un pic épeiche mâle, agrippé au houppier d'un frêne mort, comporte cent-cinquante pages et soixante-dix-sept illustrations très précisément. Au verso, un pic vert femelle posé sur un sol enneigé offre la diagonale immobile de son corps, qui pourrait servir d'aiguille à un cadran solaire forestier.

Deux Suisses en sont les auteurs: Philippe Clergeau et Patrick Chefson, dont les prénoms, à l'image du mot « pic », commencent tous deux par un *p* et comportent, à l'intérieur de leur prénom ou de leur patronyme, un *i* et un *c*. *Pic* figure d'ailleurs intégralement dans Patrick. De plus, leurs initiales sont les deux consonnes présentes dans *pic*. Autant de signes pour Sylvain.

Dès le début du livre, il est noté que la langue du pic vert est « fixée par l'intermédiaire de muscles puissants à un os hyoïde qui entoure complètement le crâne ». Quand ce muscle, bien arrimé, se contracte, il permet à la langue du

volatile, tout aussi bien arrimée, de se projeter rapidement hors de son bec pour engluer larves et insectes cachés dans le bois des arbres. Plus loin il est écrit : « Pour résister aux chocs violents, contre le bois, le pic vert possède une musculature et une boîte crânienne adaptées à cet usage, capables de jouer le rôle d'amortisseurs ». Le jeune guide de La Volte avait raison, la protection spécifique du cerveau existe bel et bien. L'oiseau fabuleux possède une langue extraordinaire.

L'appartement du Bosquet est un F3 aux dimensions modestes qui aurait besoin d'être rafraîchi. Le père de Sylvain n'a pas souhaité quitter les lieux où il a vécu avec sa jeune femme seulement deux ans. Ne pas effacer le passage de Martine, en laissant dans le couloir un linoléum aux dessins sans âge, en conservant dans la petite cuisine le buffet en formica vert clair, table et chaises assorties, et, dans leur chambre, le lit, l'armoire et les chevets laqués noirs.

Dans la chambre de Sylvain, une évolution s'est avérée indispensable lorsque l'enfant n'a plus eu la taille d'occuper le lit-cage bleu layette que sa mère avait choisi avant sa naissance. À l'occasion de ses douze ans, Julien a retapissé les murs avec un papier orangé choisi par Sylvain. Ce papier s'est ensuite trouvé dissimulé par de nombreuses affiches de films, déplacées, changées, ce qui laisse des traces plus pâles sur les murs. Un jour, Sylvain se met à coller frénétiquement des journaux entre les affiches, puis recouvre le tout d'un vernis protecteur.

À son père intrigué, le jeune homme explique qu'il s'agit d'une installation artistique ; la lecture d'un magazine chez le dentiste la lui aurait inspirée. Julien met ce comportement sur le compte de l'adolescence et ne s'en préoccupe plus. Il a d'autres soucis. Le soir en particulier, il oublie des mots, les noms propres mais aussi des noms communs. Plusieurs fois, il cherche dans tout le quartier où il a bien pu garer sa voiture. Il lui arrive, au grand étonnement de ses collègues, de se rendre à son travail alors qu'il n'est pas prévu dans le roulement du jour. Ces phénomènes l'angoissent et l'empêchent de trouver le sommeil, lui qui prend le même somnifère depuis dix-huit ans.

Au mur de sa chambre, l'affiche que préfère Sylvain est celle du film *Violette Nozières*. Le visage de l'actrice avec sa chevelure blond vénitien, ses taches de rousseur, son nez légèrement retroussé, fascine Sylvain. Elle ressemble à la photo de sa mère dont le cadre repose sur sa table de nuit, près du réveil flanqué de deux cloches en cuivre qui le précipite hors du lit chaque matin, et d'une lampe de chevet réalisée avec une bouteille de chianti rapportée d'un voyage en Italie par Émile et Nicole, leurs voisins.

Martine Breuil est morte sans savoir qu'elle venait de jeter dans un monde d'emblée hostile un petit garçon : Sylvain. Elle et Julien avaient choisi ce prénom ensemble pendant sa grossesse. Il leur semblait moderne sans excès, doux à prononcer. S'il vint... Il vint. Elle est partie. Partie où ? Une de ces formulations qu'ont les êtres

humains pour parler de la mort sans la nommer, comme si prononcer le mot était de nature à entraîner leur fin. « Elle est partie ». Comment peut-on partir sans emporter son propre corps, sans possibilité du moindre déplacement, en déposant dans une consigne imaginaire dont personne ne détient la clé ses facultés de penser, de parler, d'aimer ?

Que de métaphores pour désigner l'inconcevable mort ! Ce mot qui commence par la même consonne que maman et comporte une seule voyelle, la première que les enfants, dit-on, entendent, une lettre ronde comme le trou dans lequel un pic vert introduit son bec, comme le néant peut-être si on pouvait le représenter. Ce mot auquel la lettre *r* confère un espace effrayant, un souffle à la dimension même de l'énigme.

Martine a trouvé la mort un après-midi de juin, au moment où mûrissent les dernières cerises, dans la salle trop blanche d'une clinique anonyme. Une salle sans feuilles, sans fruits. Plus jamais de printemps, ni aucune autre saison. « Trouver la mort », encore une formule consacrée, usée comme le pavé d'une rue trop passante. Les hommes ne cherchent pas la mort. C'est elle qui finit par les débusquer, qu'ils tentent de s'abriter derrière la banalité d'une vie ordinaire, ou qu'ils dissimulent leur peur derrière des artifices provocateurs qui ne peuvent la tromper.

Un 12 juin, Martine Breuil n'a pas trouvé la mort. Elle n'est pas partie. Martine Breuil est morte.

## IV

En première année de Faculté de langues, dans l'anonymat des amphithéâtres et des couloirs, Sylvain Breuil, d'un naturel secret, ne noue pas de contacts avec les autres étudiants, ne s'intéresse pas aux jeunes étudiantes.

De femmes, Sylvain n'a connu que les nourrices de la crèche, ses institutrices, ses professeurs, Nicole, la voisine, et sa tante Irène, épouse de l'oncle Roger, frère de son père. Cette dernière lui a servi de mère intermittente pendant les vacances, une mère sans cesse occupée aux travaux de la ferme et du ménage, par pudeur peu rompue à l'exercice des câlins, qui ne l'appelle que « Pauvre petit! ». Sylvain aime l'approche de ses jupons sous son tablier à fleurs. Curieusement, son essoufflement, audible de loin, le rassure. D'une femme, la tante Irène n'a plus guère l'apparence. Dépassant le quintal, courte de jambes, ses cuisses trop larges lui confèrent la démarche d'une cane.

Elle et l'oncle Roger ont eu, sur le tard, des jumelles. Deux poupées dont Sylvain s'occupe peu pendant les vacances passées à Cronce, les jumelles se satisfaisant de leur monde à deux comme lui du sien.

En littérature anglaise, Sylvain doit faire un exposé sur les nouvelles écrites par Katherine

Mansfield. Rentrant chez lui, il constate que certaines arabesques du linoléum de l'entrée, tellement vues qu'il ne les a jamais vraiment regardées, peuvent évoquer un jardin anglais. Dans un coin, un énorme cendrier vert en forme de grenouille, servant de porte-parapluies, vient renforcer cette impression.

Il se fait un café, le boit sur la table en formica vert avant de se mettre à l'ouvrage.

Sa tâche terminée, Sylvain éprouve le besoin d'aller faire un tour dans le quartier. Lorsqu'il revient, il hésite à fouler le gazon du lino, avance sur la pointe des pieds dans des allées étroites, zigzaguant au milieu de buis taillés. La grenouille le fixe de ses yeux ronds comme des trous creusés dans un tronc d'arbre. Sylvain Breuil, hypnotisé, parcourt en tous sens les cinq mètres carrés de l'entrée, sans retrouver l'issue du dédale. Tout à coup, un pic vert pousse son cri. Ce cri met fin à l'errance du jeune homme : la sonnerie du téléphone.

Son père, qui travaille ce jour-là « du soir », n'est pas arrivé à l'hôpital. La surveillante du service s'inquiète. Sylvain jette un coup d'œil vers la pendule murale. Julien est parti depuis deux heures.

Le jeune homme regarde par la fenêtre en direction du parking. La voiture n'est pas là. Les voisins, aussitôt interrogés, confirment qu'ils ont vu Julien s'en aller à une heure habituelle.

Sylvain s'assoit dans le fauteuil-poire du salon, trop mou, dont les billes en polystyrène se

tassent, et tente de réfléchir tout en jouant compulsivement avec la télécommande du poste de télévision. Son père n'a que quarante-six ans et, même si son tragique veuvage l'a prématurément vieilli, il est rarement malade et on ne lui connaît aucune pathologie particulière. Une véritable panique s'empare de Sylvain. Deux phrases se mettent à marteler son cerveau : « Il est parti », « Il a trouvé la mort ». Ces leitmotifs reviennent, assaillent son esprit, occupent tout l'espace, le privant de possibilités réelles de penser.

Au bout d'un moment, les voisins viennent aux nouvelles et leur coup de sonnette fait sursauter Sylvain. Surpris par l'inertie du jeune homme, ils proposent de téléphoner au commissariat de police à sa place. On leur répond de renouveler l'appel le lendemain matin si Julien Breuil n'est pas rentré à son domicile. Pestant contre la police, Émile et Nicole retournent chez eux : « Tiens-nous au courant. N'hésite pas si tu as besoin de la moindre chose. À n'importe quelle heure. ».

Resté seul, Sylvain ouvre une fenêtre du salon. Elle donne au-dessus de l'entrée de l'immeuble. Accoudé à la rambarde, entre deux pots de géraniums, il se met à guetter le retour de son père. Le soir est venu avec ses zébrures de pansement souillé, ses réverbères glauques. Il pense à cette phrase de Katherine Mansfield lue dans son *Journal* : « Sur un ciel opaque, des nuages gris avancent, lourdement, comme des ailes d'oiseaux fatigués. Le vent souffle ; dans la lumière crue,



soudain, maisons et gens semblent grotesques,  
caricaturaux, l'œuvre d'un crayon méchant ».